

L'impossibilité comme telle est la tâche que partagent la psychanalyse et la déconstruction

Introduction : proposition d'entente de ce qu'il y a d'essentiel dans la psychanalyse et la déconstruction

Bien sûr nous n'allons pas commettre l'erreur d'enfermer dans une définition la psychanalyse ou la déconstruction. Ces mouvements ne se laissent pas enclore dans une formule, dans une phrase, censée en cerner l'essence. Cependant il nous paraît néanmoins important au commencement de notre réflexion de situer quelle est notre propre entente de ces mouvements. Non pas en vue de proposer à l'accord une commune compréhension et de la fixer là, mais plutôt de rendre plus intelligible les analyses qui vont suivre, en en mettant d'emblée à jour peut-être nos propres présupposés.

Commençons par l'idée que nous nous faisons nous-même de la psychanalyse. Nous comprenons celle-ci, dans la lignée de Médard Moss¹, en premier lieu comme une *praxis*, plutôt que comme une théorie du « fonctionnement » de l'esprit humain. Ce qui nous semble le plus important dans la voie ouverte par Freud, c'est le *travail* psychanalytique qu'il réalise, aux quotidiens, avec ses patients, plus que les concepts qu'il a dû développer *a posteriori* pour expliquer et rendre compte des effets de cette praxis sur les patients.

Ce que nous aurons dès lors à prendre en considération dans ce travail de discussion sur la rencontre possible entre la psychanalyse et la déconstruction, c'est ce qu'il se passe, concrètement, phénoménologiquement oserons-nous dire, sur le divan, au cours de la psychanalyse : ce qui est demandé au patient, ce qu'il fait, ce qu'il met en œuvre, pourquoi il le fait, et les résultats que l'on observe d'une telle thérapie. Ce qui se joue dans ces séances, comme épreuve humaine, est pour nous, et à la suite de Moss, l'essentiel de la psychanalyse, et par-delà toute querelle de mots, de concepts, de théories, de définition de l'essence, ce sont ces faits, ces pratiques, auxquelles il convient de porter prioritairement attention.

En ce qui concerne la déconstruction, là encore nous aimerions, loin des querelles complexes de spécialiste, revenir à quelque chose de très simple, de simple parce qu'originel : la première occurrence du mot, et donc de l'idée de la déconstruction, dans la phénoménologie heideggerienne. C'est en effet dans *Etre et Temps*², que nous trouvons la première fois exprimé, bien avant Sartre et Derrida, le mot allemand « Destruktion » qui sera traduit en France par « déconstruction ». Quelle idée voulait exprimer Heidegger par ce terme ?

¹ Médard Moss, *Psychanalyse et Analytique du Dasein*, Vrin, 2007.

² Heidegger, *Etre et Temps*, 1927, §6.

La déconstruction est là encore un travail, une *praxis*, que nous avons à entreprendre si, dans la lignée de l'appel de la phénoménologie, nous voulons retourner « aux choses mêmes ». L'idée ici est la suivante : par notre culture, par notre éducation, par notre tradition, également peut-être par une habitude de penser de manière scientifique, nous sommes emplis, à propos des choses, de concepts *a priori* qui en notre esprit les représentent. Qu'il s'agisse d'étant aussi divers que la Nature, l'Etat, l'homme, l'œuvre d'art, etc..., bien loin de construire dans un rapport direct avec eux une certaine intelligence de ce qu'ils sont vraiment, nous héritons à leur propos de conceptualisations abstraites que nous prenons pour les choses mêmes.

Or, si conscient de ce poids, de ce filtre, nous embrassons le défi phénoménologique et voulons entreprendre, par-delà les croyances, les préjugés, les « on-dit », de revenir aux choses mêmes, pour retrouver une entente plus originelle et plus personnelle ou plus propre, nous devons en passer par une sorte de « nettoyage de l'esprit », si l'on veut bien nous passer cette expression, par lequel nous allons *déconstruire* ces *a priori* qui nous occupent. La déconstruction, dans la démarche pensante d'Heidegger, c'est ce travail, cette *praxis*, que nous avons à faire, pour mettre en question et en doute ces représentations héritées qui ne viennent ni de nous ni des choses mêmes ; mise en question qui n'a pas pour but la simple destruction, auquel cas Heidegger aurait employé ce terme, mais une possible re-construction ensuite à venir³.

Cela dit, nous pouvons maintenant demander : dans quelle mesure le travail de la psychanalyse et de la déconstruction entendu comme tel, nous met-il en face de l'impossible, d'un impossible humain ? Où et comment rencontrons-nous l'impossible lorsque nous nous mettons à l'ouvrage dans un travail psychanalytique et de déconstruction ?

L'Impossibilité du Savoir Absolu

La première impossibilité que nous rencontrons nous semble-t-il pareillement au cœur des deux démarches, est l'impossibilité pour l'homme de savoir, l'impossibilité de tout savoir. Il y a là pour l'homme une réelle frustration, car, comme le dit Aristote au commencement de sa métaphysique : « Tous les hommes désirent naturellement savoir⁴ ».

Heidegger est celui qui a peut être formulé cette disposition humaine avec le plus de rigueur. Dans l'analytique du *Dasein*, qu'il développe dans *Etre et Temps*, analyse qui l'amène à décrire et explorer phénoménologiquement l'être de cet étant-là qu'est l'homme et qu'il nomme le

³ Arjakovsky, Fédier, France Lanord, Dictionnaire Heidegger, entrée « Désobstruction ».

⁴ Aristote, *Métaphysique*, Livre A, Vrin.

Dasein, la compréhension est élevée au rang *d'existential* du *Dasein*⁵. C'est dire qu'il en va de notre être, d'être dans une ouverture telle au monde que les choses qui y sont se dévoilent à nous et que nous les accueillons.

Nous comprenons que si s'y entendre auprès des choses est pour l'homme si fondamental, à l'inverse ne pas comprendre est pour l'homme une phénoménale frustration, presque une négation de son être. Une impossibilité d'être. Or n'est-ce pas face à cette impossibilité de tout savoir que nous renvoie toutes deux la psychanalyse et la déconstruction ?

La psychanalyse, à l'évidence, dès lors qu'elle met à jour l'existence de l'antithèse de la conscience : l'inconscient. Il est des choses en nous qui nous habitent et qui nous déterminent, *sans que nous le sachions* : voilà une des grandes découvertes faite par Freud en pleine époque rationaliste. Et même si nous pouvons faire un travail ponctuel, même si nous pouvons, par plusieurs techniques, parvenir à des prises de conscience locales de traumatismes ou de refoulement qui nous influencent à notre insu, il n'en demeure pas moins que l'inconscient comme tel subsiste, et en lui une foule d'autres souvenirs, d'autres émotions, qui jamais ne remonteront à la surface. Il est impossible, en dépit de tous nos efforts, d'être absolument transparent à soi-même, maître de tout en son esprit, omni-conscient du contenu et des fondements de nos pensées. Impossible. Et la psychanalyse nous met, théoriquement mais surtout pratiquement, en confrontation directe avec cette impossibilité de tout savoir sur soi.

Mais la déconstruction tout autant nous met aux prises avec cette impossibilité de savoir, essentiellement en nous dévoilant que ce que nous croyions savoir, nous ne le savons pas vraiment. En effet, dans la pure tradition philosophique depuis Socrate, l'ignorance la plus profonde n'est pas de savoir que l'on ne sait pas : connaître les limites de sa connaissance, voir même savoir, comme Socrate, que l'on ne sait rien, c'est déjà savoir quelque chose. Non : la pire des ignorances est bien d'ignorer même que l'on est ignorant ! Or c'est cela d'abord l'épreuve de la déconstruction : déconstruire en soi les idées reçues, pour réaliser que ces concepts qui nous tenaient le plus à cœur et que l'on croyait les plus nôtres, nous les avons en fait reçues en notre créance, par notre éducation, par notre milieu, par les circonstances historiques.

Le doute alors nous saisit : ces concepts que je tenais pour vrais, le sont-ils vraiment ? Ces représentations que j'avais des choses, de la justice, de l'ordre normal des choses, du bien, du bonheur même, voilà qu'elles chancellent et ne résistent pas à l'épreuve de la déconstruction qui en fait apparaître les origines, historiques, sociales, culturelles, etc... Nous propose-t-elle à

⁵ Heidegger, *Etre et Temps*, 1927, §31.

la place, dans notre doute, un savoir positif ? Offre-t-elle, la déconstruction, des images de remplacement aux idoles qu'elle a abattues ? Non : elle nous laisse dans l'abîme, dans l'incertain, seuls face aux choses, dans l'impossibilité immédiate de savoir absolument.

La difficulté, dans le cas de la psychanalyse comme dans celui de la déconstruction, est que nous vivons à une époque et dans une culture qui véhiculent comme idéal la connaissance absolue de tout. Dans cette ère scientifique qui est la nôtre, traversée par le mythe du progrès infinie de la connaissance, la reconnaissance d'une zone d'ombre, du mystère, de l'impossibilité comme telle de savoir, apparaît comme un tabou. Ce que nous enseigne en effet la méthode cartésienne, les règles pour conduire notre esprit⁶, c'est qu'il nous faut rechercher partout une connaissance « claire et distincte⁷ » des choses, sur le modèle de la connaissance mathématique. Le but est bien de ne jamais se résigner à ne pas savoir, de toujours chercher, par l'application scrupuleuse de la méthode, à faire la lumière sur les choses.. Et l'homme qui s'aventure dans ce travail de psychanalyse et de déconstruction nous semble aujourd'hui d'emblée hors cadre.

L'impossibilité de Dire

Mais au fond, demandons-nous : pourquoi, lorsque nous avons vidé en notre esprit ces concepts vieillissés et impersonnels qui nous ont été inculqués d'autorité, pourquoi, en revenant aux choses mêmes, est-ce que nous n'acquérons pas immédiatement un savoir ? Pourquoi est-ce que nous n'arrivons pas toujours à comprendre, malgré notre désir et nos efforts de déconstruction, ces choses qui nous interpellent au plus profond de notre être : la nature, la vie, le monde ? Nous dirions : parce que nous n'arrivons pas toujours à dire. Parce qu'une fois rejeté les noms communs, les expressions banales mille fois employés, les « on dit », la parole nous manque, nous ne savons plus nommer.

L'épreuve de la déconstruction nous met en effet face non pas simplement à l'inconnu, à ce que l'on croyait connu et qui en réalité ne l'est pas : il nous met également face à l'indicible, à l'impossibilité de dire. Mieux vaut même se taire que laisser par notre bouche sortir des mots qui seront toujours en deçà de l'expérience réelle que nous faisons des choses.

Or cette rencontre avec l'indicible, avec l'impossibilité pour nous subitement de dire, n'en faisons-nous pas également l'épreuve dans la psychanalyse ? Lorsque, laissant surgir spontanément les mots, sans réfléchir, sans inhibitions, nous remontons progressivement aux

⁶ Titre d'un des premiers textes de Descartes : « Règles pour la direction de l'esprit », Descartes, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade.

⁷ Descartes, *Discours de la Méthode* in Descartes, Œuvres complètes, bibliothèque de la Pléiade.

souvenirs et aux pensées refoulées, il semble arriver un moment où nous nous trouvons subitement face à quelque chose que nous ne pouvons plus dire. Mais bien que nous n'arrivions plus à dire, que la parole nous fait défaut.

Cette rencontre avec le silence, avec l'indicible à même les choses, peut être parfaitement authentique, mais il peut être également un effet délétère de ce qu'est devenu chez nous la langue. Il y a en effet une manière de dire qui aujourd'hui fait foi, à l'école, dans les universités, dans la sphère publique, comme dans le monde politique : c'est le langage des chiffres⁸. Cette langue, que toute une tradition de logiciens modernes a œuvrée à construire⁹, c'est la langue mathématique.

Ainsi dans cette société qui veut faire la lumière sur tout, pour qui le plus digne de foi est le discours mathématique, qui s'appuie sur des chiffres, des calculs, des raisonnements axiomatique-déductif, le discours de type poétique ou mythique n'a plus de valeur. Or justement si parfois, au cours de notre travail de psychanalyse ou de déconstruction, nous rencontrons le silence, nous ne disons plus rien, n'est-ce pas parce que, face au mystère, à l'inconnu, à l'impossibilité de savoir dans laquelle nous sommes plongés, la seule manière de dire quelque chose serait de s'exprimer par énigmes, métaphores, analogie, images : bref avec toutes les richesses et variations que nous autorise notre langue naturelle, mais qui aujourd'hui, dans notre monde de la « techno-science-industrie¹⁰ », n'est plus audible. Aussi, déshabitué de parler ainsi cette langue des origines¹¹, craignant d'être incompris, nous préférons nous taire.

L'impossibilité d'être libre

Mais au fond, s'il est si difficile, à notre époque, d'assumer faire un travail de psychanalyse et de déconstruction ; si nous allons là à contre-courant de ce qui est considéré comme un authentique savoir¹², et une juste manière de dire : pourquoi faire ce travail, quel en est l'enjeu ? L'enjeu n'en est peut-être pas moins que celui d'être simplement libre.

Commençons par rappeler que Freud est avant tout un thérapeute : c'est ce qu'il faudrait peut-être que les scientifiques n'oublient pas. Le savoir qu'il développe, est un savoir pratique, qui a pour finalité, non pas la pure connaissance, mais le bien-être du patient. Pour paraphraser

⁸ Olivier Rey, *Quand le monde s'est fait nombre*, Stock, 2016.

⁹ Cette utopie, après Descartes, a été formulée par Leibniz, avec sa caractéristique universelle ; puis par Boole, et au XXe siècle s'est concrétisée par le travail des mathématiciens Frege et Russel.

¹⁰ L'expression est de Pierre Legendre.

¹¹ C'est la thèse du linguiste et philologue Walter Otto : à l'origine, le langage est poésie et mythe. Cf W. Otto, *Essais sur le mythe*, T.E.R., 1987.

¹² Rappelons par exemple le jugement du fameux épistémologue Popper, pour qui la psychanalyse est une « pseudo-science ». Cf Popper, *La connaissance objective*, Aubier, 1991.

Nietzsche : l'important n'est pas, dans cette démarche, la « vérité désintéressée » ; mais ici, l'on recherche la vérité pour la vie, la vérité en vue de la vie. A ce compte-là, le savoir du thérapeute a, selon Nietzsche, plus de valeur que le savoir scientifique. Ce dernier en effet ne se demande, lui, jamais quel est l'effet de ses productions de connaissances sur le bonheur humain. Il ne s'en soucie pas.

A l'inverse, si nous entreprenons un travail psychanalytique, ce n'est pas pour le simple plaisir de plonger en nous-mêmes et d'ausculter notre esprit. C'est parce que certaines choses enfouies, refoulées, nous empêchent de vivre librement en ce monde. Si nous faisons effort pour retrouver en nous certaines idées, certains souvenirs, certaines croyances, c'est parce que nous sentons là, qu'à notre insu, elles nous déterminent, qu'elles agissent à notre place, qu'elles nous enferment dans un passé et nous empêchent de vivre pleinement au présent, ouverts à l'avenir. De même, pourquoi travaillons-nous à faire sur nous-même un travail de déconstruction si ce n'est pour recouvrer de la liberté ? Ce que nous réalisons en effet lorsque nous nous mettons en marche sur un tel chemin, c'est qu'un nombre infini d'idées, de jugements, de croyances, se trouvent en nous sans que jamais nous ne les ayons consciemment examinées.

Si l'on veut bien regarder les choses en face, nous sommes, comme l'a bien montré par ces travaux Pierre Legendre, dans un monde où, en dépit toutes nos illusions à ce propos, le Dogme continue de régner¹³. Le dogme de la religion a cédé la place aux dogmes de la Science, de la Technique et de l'Industrie, mais tout pareillement, chaque être sorti de l'enfance se trouve chargé à l'âge adulte par des représentations, des croyances, qui lui ont été inculquées par une Référence instituée comme garante de la vérité.

Dans ce contexte, le travail de la déconstruction consiste à tâcher de se libérer de ces idées reçues malgré soi. Mais le peut-on vraiment ? N'y a-t-il pas malgré tout une impossibilité pour l'homme d'être tout-à-fait libre, contre sa société, contre la dictature du « on dit » ? Derrière cette question se cache évidemment la question du pouvoir. Pouvoir d'abord spirituel c'est-à-dire qui agit sur les esprits humains.

Quelque part, la place marginale occupée par la psychanalyse et la déconstruction au sein du « système », du système d'enseignement comme du système médiatique, témoignent de cette difficulté voire de cette impossibilité de conquérir la liberté dans les circonstances où nous sommes.

¹³ Pierre Legendre, *Sur la question dogmatique en Occident*, Fayard, 1999.

Conclusion

La psychanalyse et la déconstruction rencontrent bien toutes deux, dans leur *praxis*, l'impossible pour l'homme et l'impossible en l'homme. En ce sens, toutes deux renvoient à notre finitude, et permettent d'en faire l'expérience. Impossibilité de tout savoir d'abord, quand demeure en nous, en-deçà de notre sphère consciente qu'une doxa positiviste considère comme seule existante, un domaine de l'inconscient, de l'insu, qui n'en finit pas d'agir sur nous et d'agir avec nous. C'est, en herméneutique, le domaine des préjugés, des opinions que nous avons reçus en notre créance par notre culture et notre éducation, et qui, sans travail de déconstruction, continuent à orienter notre pensée et notre jugement sans que nous nous en rendions compte.

Impossibilité de tout dire ensuite quand, ce qui demande à être dit, parce qu'il est l'essentiel et parce qu'il nous bouleverse, soit nous contraint au silence et nous oblige à nous taire par sa grandeur même ; soit que, inclinés que nous sommes à tout raisonner de manière scientifique, en recourant au langage mathématique, celui de la certitude, des chiffres, du calcul, de la démonstration rationnelle et de la logique déductive, nous nous montrons incapables de nous laisser porter par la langue des origines pour exprimer ce qu'il y a à dire ; langue des origines qui est celui du chant¹⁴, de la poésie et du mythe, langue des images, des métaphores, des symboles et des analogies.

Impossibilité enfin d'accéder en tant qu'humain à cette liberté tant espérée, entrevue par notre travail de psychanalyse et de déconstruction par lequel nous luttons contre nos préjugés et nos traumatismes anciens qui nous empêchent de vivre la vie au présent, ouverts à l'avenir. Mais cette lutte est sans cesse recommencée, cette liberté sans cesse à reconquérir, soit qu'est décidément trop dominant le poids de l'inconscient et la puissance des croyances, soit que les pouvoirs institutionnels de ce monde, politiques, éducatifs, médiatiques, industriels, contribuent par leur dogmatique, à nous maintenir dans les « on dit », les préjugés communs, et les vaines croyances.

¹⁴ C'est la thèse défendue par exemple de Lohmann, selon laquelle à l'origine la langue est musique. Voir Johannes Lohmann, *Mousiké et Logos. Contributions à la philosophie et à la théorie musicale grecque*. T.E.R. 1989.